S. Slyomovics mentionne que s'opère un certain nombre de modifications de type rhétorique selon que la performance a lieu en public ou qu'elle est commanditée par un particulier. Dans le premier cas, le poète dans un souci didactique s'attache à bien marquer les articulations narratives aux dépens de la richesse poétique. Cette dernière est fondée essentiellement sur la pratique de jeux de mots nommés *taškīl* posés comme l'élément fondamental du poétique dans la littérature orale populaire égyptienne, du type proverbes, énigmes, chants et blasons populaires. Ce qu'elle traduit en anglais par « pun » (calembour) constitue le déterminant essentiel de l'élaboration stylistique. Dans la performance privée, le poète a sans doute affaire à des « connaisseurs » et il cultive digressions, jeux de mots, adresses et insultes, ce qui semble indiquer qu'un certain souci de la forme et un certain goût pour la mise en scène l'emportent sur l'intrigue proprement dite. De plus, on peut penser que s'établit un jeu de connivences qui sollicite la participation du public et l'intègre ludiquement, ce que montre un peu le texte. Dans les brèves introductions à chacune des quatre sections du texte, l'auteur illustre quelques faits de communication interne à un épisode de la geste, manipulés à l'adresse du public et ciblant de façon agonistique un membre de l'assistance.

L'apport essentiel de cet ouvrage demeure l'insistance accordée aux effets des conditions de la performance sur la production du texte. Ce courant méthodologique a donné tout son sens à la notion de variation qui caractérise fortement l'oralité. On peut se demander, sur la foi même de la démonstration de Susan Slyomovics, si les modifications résultant de la performance ne concernent pas ce que nous pourrions appeler la périphérie du texte? La mise en scène de ce dernier, dans le cadre d'une microculture donnée, ne touche pas à la structure narrative ni au sens que celle-ci véhicule. C'est ce qui a pu être aussi observé, par exemple, dans l'étude des contes. Il serait très souhaitable que des travaux de nature systématique, comportant des protocoles quasi expérimentaux, soient réalisés dans le but de démontrer comment s'opère la distribution de la variation et du constant.

Claude H. Breteau et Arlette Roth
(C.N.R.S., Paris)

Bāqir Yāsīn, *Muẓaffar al-Nuwwāb*. Damas, s. éd., 1988. 336 p.

L'histoire de la littérature comprend toujours quelque poète maudit, véritable aventurier, qui rappelle au monde le primat de la liberté. Tel semble bien être le cas de Muẓaffar al-Nuwwāb dont on présente ici la première monographie qui lui soit consacrée. Le premier chapitre (p. 15-29) tente de retracer les principales étapes de sa vie mouvementée. Il est issu de la famille Kāẓim, gouverneurs en Inde du Nord et chassés par les Anglais. Sa famille, en conséquence, est aristocratique et riche. Sa mère est cultivée et joue du piano. Tous les hommes de la famille sont musiciens. Aîné de huit enfants, il naît à Bagdad en 1934. Le palais de son enfance, qui donne sur une plage du Tigre, est témoin de fêtes fastueuses au moment de l'Achoura. Dès l'âge de trois ans, Muẓaffar fréquente une école coranique tenue par une cheikha et un jardin d'enfants dirigé par Madame Martha. Il entre à l'école primaire à quatre ans, et à six ans, à la demande

BCAI 8 (1992) B. Yāsīn: Muẓaffar al-Nuwwāb, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de l'instituteur, il complète le premier hémistiche du vers : *Qaḍaynā laylatan fī ḥafli ʿursin* par : *kaʾannā ǧālisūn bi-qurṣi šamsin*. Ce fut le début d'une prise de conscience de ses talents artistiques, car il commence également à peindre, montrant une utilisation étonnante des couleurs.

La prodigalité du père fait disparaître la fortune de la famille, qui est obligée de déménager et de vendre la plupart de ses biens. Muẓaffar, étudiant, organise dans le campus un atelier de peinture. Une fois diplômé, il enseigne quelques mois, mais est bientôt radié à cause de ses idées communistes. Il reste chômeur plus de deux ans, période au cours de laquelle il publie son premier poème dans la revue *al-Muṯaqqaf* (1956). À la disparition de la monarchie, il est nommé inspecteur au ministère de l'enseignement. Toujours en raison de ses opinions politiques, il est obligé de fuir en 1963. Rattrapé à la frontière irano-russe, il est torturé par la Savak et renvoyé en Iraq où, jugé par le tribunal militaire, il échappe à l'exécution grâce à des interventions. Emprisonné dans le désert, près de la frontière séoudienne, il est transféré à al-Ḥilla, au sud de Bagdad. En 1967, il s'évade de manière spectaculaire en creusant un tunnel avec un couteau de cuisine. Il vit caché six mois à Bagdad, puis un an dans la région d'al-Kūt. Amnistié en 1968, il enseigne dans le secondaire.

Il est de nouveau arrêté et exilé à Beyrouth où il demeure six mois. À la suite d'une visite à Damas, on l'empêche de retourner au Liban. Commence alors une série de déplacements : Le Caire, l'Érythrée, le Dhofar, Le Caire (un an et demi), Beyrouth (un an), Damas (1973-1974), l'Iraq où il vit en cachette quatre mois, Beyrouth : là il s'aperçoit qu'on lui a volé tous ses biens, peintures et manuscrits. Dégoûté, il part alors en Grèce (1976), puis en Libye (1980) et en France où il s'inscrit à Vincennes pour un 3e cycle sur la parapsychologie avec François Chatelier. Il entreprend de nombreux voyages à Téhéran (1982), Bangkok, la Grèce, l'Algérie (1983), la Libye, l'Amérique latine, le Soudan (1987).

Le deuxième chapitre (p. 31-70) est consacré à la poésie populaire dialectale de Muẓaffar al-Nuwwāb. C'est lui, en effet, qui rend à ce genre littéraire sa dignité en Iraq. Deux thèmes forment l'essentiel de cette production du poète. L'amour d'abord, avec toutes ses nuances, de la nostalgie à l'exaltation, sans avoir honte d'utiliser des expressions très osées qui ont, d'ailleurs, contribué au succès énorme de ces poèmes. Le deuxième thème est la politique, axée essentiellement sur la défense des pauvres et des opprimés face aux féodaux. Dans ce cadre, il emploie fréquemment des proverbes populaires exaltant le courage et la dignité du peuple. Son moyen d'expression exclusif est le dialecte du Sud et non pas celui de Bagdad, sa ville natale. Le Sud, en effet, est une région de pauvreté, où les gens sont tristes, malgré une nature luxuriante, ce qui a attiré le poète. D'autre part, M.N. était partisan d'organiser la lutte armée contre le pouvoir civil à partir du Sud. Enfin son oreille musicale, au cours de ses séjours fréquents en partageant la vie des gens, lui a permis d'assimiler assez vite les subtilités du dialecte du Sud.

Dans le troisième chapitre (p. 71-106), l'auteur propose une étude des noms géographiques cités dans la poésie de Muẓaffar al-Nuwwāb et ce, en le comparant à quatre grands poètes arabes contemporains : Badr Šākir al-Sayyāb (1926-1964), Adonis (né en 1930), Maḥmūd Darwīš (né en 1940) et Nizār Qabbānī (né en 1923). Le contraste est saisissant. En effet, chez M.N., tous les lieux géographiques cités sont compris dans le périmètre du monde arabe. Ils sont majoritairement habités par des pauvres. Leurs habitants ont été sujets, au cours de l'histoire, à l'injustice, l'oppression, la destruction et sont encore aujourd'hui privés des commodités

BCAI 8 (1992) B. Yāsīn: Muẓaffar al-Nuwwāb, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

modernes. Enfin, ils sont surpeuplés de personnes résignées, patientes, silencieuses, mais aussi patriotes. Ce sont donc des foyers potentiels de résistance et de révolution. La poésie qui s'exprime, à travers l'évocation de ces noms de villes ou de pays, a donc une signification sociale dans le cadre de la lutte des classes dans le monde arabe.

Au cours du quatrième chapitre (p. 109-139), l'auteur essaie de définir les caractéristiques des héros de la poésie de M.N. Ce sont des combattants, militants praticiens et non des théoriciens politiques utopiques. Ils ont payé de leur vie, souvent par des actions suicidaires, comme les versets coraniques mekkois, brefs et foudroyants, ou parfois comme martyrs non morts. Leurs actions ont des implications politiques intemporelles, pour la promotion de la justice ou la résistance à l'oppression. Ils appartiennent aux classes populaires. Ce sont des êtres exceptionnels capables d'appliquer leurs principes. Tout ceci est exprimé de manière vivante, comme dans un bon scénario, avec des décors aux couleurs chatoyantes, grâce à un style plein de mouvement.

Les particularités de la poésie de Muẓaffar al-Nuwwāb font l'objet du cinquième chapitre (p. 143-223). L'auteur commence par étudier la musique de cette poésie. Le rythme est clair, en raison de l'emploi d'un seul paradigme par phrase poétique. Cela permet au poète d'aborder les sujets les plus divers et donne un souffle au poème qui ressemble ainsi à un cercle fermé. M.N. ne respecte pas les règles de la métrique, bien qu'il soit capable de composer des poèmes dans la plus pure tradition classique. Il change plusieurs fois de rime dans un poème et emploie volontiers des allitérations. Dans toute son œuvre, il se contente de quatre mesures : les paradigmes *fāʿilun* (ou le plus rapide *faʿlun*) du mètre *mutadārik*, *faʿūlun* du mètre *mutaqārib*, *fāʿilātun* du mètre *raml* et enfin *mustafʿilun* du mètre *raǧaz*.

Concernant la forme linguistique, on trouve un emploi nouveau des dérivés, la recherche des mots les plus violents dans la satire et celle du mot juste en description, de manière à réaliser comme une mosaïque. On relève aussi des associations inhabituelles et la juxtaposition des contraires, ainsi que l'utilisation récurrente des termes *baḥr*, *ʿišq* et surtout *layl*. La nuit ici forme un monde à part, à l'instar du jour, un temps saturé de liberté, une plage de sécurité relative. Pour la forme rhétorique, le symbole est un moment passager de débordement lyrique aux frontières des idéologies. Le poète choisit ainsi de nouvelles comparaisons, métaphores, allégories. Il utilise toutes les ressources morphologiques de la langue et des procédés syntaxiques simples, mais percutants. Il peut employer le mot coranique pour évoquer toute une histoire. L'inclusion est un de ses procédés favoris. À propos du vocabulaire cru du poète, l'auteur se permet de porter un jugement moral (p. 195-198), évidemment déplacé dans ce contexte littéraire.

Le style de cet être torturé et vengeur comprend la structure épique, le dialogue dramatique, la narration romancée, l'exposé didactique, l'incantation, le contraste saisissant entre les différentes strophes d'un même poème. À noter enfin le choix accrocheur des titres des poésies. Il ressort de cet ensemble de caractéristiques, rapprochant le texte de la vitupération et de la provocation, que de simples réformes ne suffisent plus dans le monde arabe, il faut une véritable révolution.

La thématique de Muẓaffar al-Nuwwāb n'a rien à voir avec les classifications traditionnelles. Même si on trouve chez lui des morceaux de harangue, d'érotisme, de poésie bachique, de satire ou de mystique, l'ensemble est orienté vers la politique, dans un ton agressif naturel de réprobation amère. On signale que le poète tombe parfois dans la simple poésie de circonstance.

BCAI 8 (1992) B. Yāsīn: Muẓaffar al-Nuwwāb, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Deux parties du livres contiennent des extraits. D'abord en arabe dialectal (p. 52-70). On y remarque deux poèmes très célèbres : *Li-l-rīl wa Ḥamad.* C'est l'histoire d'une jeune fille rencontrée dans le train allant au sud. Elle aimait son cousin, mais les familles ont empêché ce mariage parce que les deux jeunes s'étaient déjà connus. La fille fuit donc à Bagdad où une autre réalité amère l'attend. L'autre poème est *Barā'a.* À l'époque, le pouvoir demandait aux prisonniers politiques de renier leur appartenance à un parti d'opposition. On publiait alors cette rétractation et l'intéressé recouvrait la liberté. Le poème présente une mère, vieille et presque aveugle, qui vient encourager son fils à ne pas se dédire. Puis il met en scène une sœur qui vient condamner son frère parce qu'il a accepté le marchandage. La fin du livre comprend la deuxième partie des extraits de poèmes en arabe littéraire, à savoir vingt et un fragments (p. 225-335).

On saura gré à l'auteur d'avoir rappelé au public l'existence du poète maudit Muẓaffar al-Nuwwāb, d'avoir essayé d'en analyser l'œuvre et d'en avoir présenté d'abondants extraits. Malheureusement, son ouvrage ne contient pas de bibliographie. Voici comment on peut restituer celle-ci, du moins d'après les informations qu'il m'a été possible de rassembler. Les recueils publiés par le poète sont les suivants :

— *Watariyyāt layliyya* (Gammes nocturnes), Beyrouth, 1969, 128 p.
— *Musāwara amāma al-bāb al-ṯānī* (L'assaut de la deuxième porte), Paris, 1980, 120 p. (au moins!)
— *Li-l-rīl wa Ḥamad* (Pour le train et Ḥamad), 2e éd., Beyrouth, Dār Iḥyā' al-Turāṯ, 1985, 219 p. (ce livre contient des poèmes écrits entre 1959 et 1965)
— *Ḥaǧǧām al-bārīs* (Le coiffeur du Paris?)
— *ʿUrs al-intifāḍa* (La noce du soulèvement), Sfax, Ṣāmid, 1988, 32 p.

Jean FONTAINE
(I.B.L.A., Tunis)

BCAI 8 (1992) B. Yāsīn: Muẓaffar al-Nuwwāb, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

II. ISLAMOLOGIE, PHILOSOPHIE

Le Coran. Essai de traduction de l'arabe, annoté et suivi d'une étude exégétique, par Jacques BERQUE. Paris, Sindbad, 1990. 14,5×23 cm, 848 p. dont 30 d'index.

Ce qui frappe dès l'abord dans cette nouvelle traduction du Coran, c'est sa qualité littéraire. Et en premier lieu, son rythme. C'est la première fois, que je sache, qu'une traduction du Coran épouse à ce point le rythme de l'original, ce style heurté, impatient, tout en ruptures, incidentes, anacoluthes. La principale « astuce » du traducteur à cette fin, aussi simple qu'efficace (mais dont, curieusement, il paraît s'excuser dans l'avant-propos), a été l'usage systématique d'artifices typographiques : points de suspension, tirets, passages à la ligne (à l'intérieur d'un même verset). Mais concourt également à cet effet de rapidité, de « nervosité », entre autres, le recours fréquent aux phrases nominales, ou à l'infinitif de narration. Ensuite, bien sûr, la langue : drue, vigoureuse, colorée, là encore à l'image de l'original. À l'opposé d'une traduction, pour ainsi dire, « acclimatée », « transparente », du genre de celle de M^lle^ Masson, J.B. a visiblement cherché (et réussi) à rendre en français ce que la langue coranique a de *sui generis,* d'« exotique » pour un occidental du XX^e^ siècle. Un des procédés abondamment mis en œuvre en l'occurrence a été le recours tant aux archaïsmes qu'à la langue noble, à tous ces termes auxquels le dictionnaire Robert appose — parfois conjointement — les sigles de *vx* ou *littér.* : « col » pour « cou », « fol » pour « fou », vêture » au lieu de « vêtement », « perdurable » au lieu de « perpétuel », « épancher » pour « verser », « superbe » pour « orgueil », « courroux » pour « colère », ou encore « semblance » (pour traduire *maṯal*), « lors » (pour traduire *iḏ*), « mésaise », « derechef », « hanap » au lieu de « coupe », « opiner », « subroger » pour « mettre à la place de », « avoir deuil » pour « s'affliger », « gent » au lieu de « peuple », etc. Ou bien ce sont des tournures inusitées, comme « intercepter un chemin », « fabuler un mensonge », « fourvoyer de » (pour dire « égarer hors de »), « faire dégât » (pour *afsada*), « abolir » utilisé au sens de « faire périr » (en arabe : *ahlaka*), « révolus » pour traduire « laissés en arrière » (*ġābirūn*). Ou bien des traductions étroitement littérales, et qui, de ce fait, sonnent étrangement, comme « Connaissant de l'être des poitrines » (*ʿalīm bi-ḏāti l-ṣudūr*), « Connaissant du mystère et de la présence » (*ʿālimu l-ġayb wa l-šahāda*); le mot *zakāt,* habituellement rendu par « aumône » ou « impôt », redevient ici « purification »; *ūlū l-albāb* est traduit par « dotés de moelles »; *ḥabaṭa,* compris d'ordinaire au sens purement abstrait d'« être vain, sans résultat », devient ici « crever » ou « crever d'enflure », parce que tel serait, selon J.B., le sens original du verbe, appliqué aux chameaux qui ont mangé trop de fourrage (cf. sur 3,22). Autre élément d'étrangeté encore : la fréquence des inversions, parfois justifiées par l'ordre des mots dans l'arabe même (par ex. 6,90 : « à leur guidance te conforme »; 7,24 : « l'un de l'autre ennemi vous serez »), mais plus souvent introduites délibérément par le traducteur (ainsi en 8,26 : « asile Dieu vous donna, de Son aide victorieuse Il vous conforta, choses bonnes Il vous attribua »). On notera aussi qu'en plus d'une occasion J.B. donne à sa phrase le rythme de l'alexandrin : « faisions de dessous eux les rivières

BCAI 8 (1992) B. Yāsīn: Muẓaffar al-Nuwwāb, recensé par J. Fontaine
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net